

Isabelle
Belot Frignet

LE SENS POUR HORIZON



**Le bon sens humain est tout simplement
ce qui est bon pour l'homme.
L'homme sait. C'est instinctif.**

Isabelle BELOT FRIGNET

Le Sens pour horizon

© Isabelle BELOT FRIGNET, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-2543-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

DERNIÈRES NUITS

À Olivier Millet et son service,

*Le savoir est le dictionnaire des Sciences,
mais le bon sens est leur grammaire.*

Laurence Sterne, 1768

21 Septembre 2019, Montélimar.

5, 4, 3, 2, 1, 0, Bip, Bip, Bip...

L'écran affichant le rythme cardiaque d'Édouard vient de faire ce décompte inhumain à regarder.

La porte de la chambre de réanimation coulisse, le médecin en chef du service déclare de sa voix professionnelle « 17 h 30, il est décédé ». Le temps vient de s'arrêter. Arrêt sur image.

L'infirmière rentre dans la chambre, me demande si j'ai apporté des habits. Non pas d'habits. Je ne m'étais pas projetée une seule seconde dans cet instant pourtant programmé depuis quelques jours, où l'homme de ma vie allait se raidir et devenir tout froid en quelques secondes pour n'être plus qu'un être mort. C'est le troisième mort que je vois dans ma vie. C'est la première fois que j'assiste à ce changement d'état, qui bascule en une seconde. C'est la première fois que j'accompagne jusqu'à la mort. Par-dessus tout, il s'agit de mon mari, Édouard, mon grand, mon doux, mon merveilleux amour. Édouard a 63 ans, il vient de succomber à un AVC probablement mal pris en charge.

Je viens de passer les deux jours les plus surréalistes de ma vie.

Je viens de passer deux nuits à dormir à côté de mon mari dans sa chambre de réanimation, attendant de le voir s'éteindre à mes côtés, bercé par ma présence et des musiques de la mer qui ont accompagné nos deux dernières nuits ensemble.

J'ai écouté sa respiration pendant quarante-huit heures, chaque souffle aurait pu être le dernier, chaque souffle était encore un élan de sa vie. Les infirmières ont commencé à lui injecter de la morphine jeudi 19 septembre vers 18 h 00, juste après que notre fils Jacques de 14 ans ait pu lui dire au revoir.

En début d'après-midi, l'infirmière avait débranché les tubes qui reliaient

Édouard aux appareils respiratoires. Quand Jacques est venu voir son père, Édouard n'avait plus de tubes dans la bouche ou le nez. Son visage était beau, dégagé, vivant. Il avait la capacité de sourire, de pleurer, de rire, de grimacer. Son visage était plein de vie. Son cerveau limbique, le système émotionnel, avait retrouvé quelques fonctions depuis trois semaines.

Lorsqu'il a vu son fils Jacques, Édouard a tout de suite souri. Ce moment fut exceptionnel d'intensité de vie et d'amour, ce fut aussi l'un des plus dur de ma vie.

Le bonheur qu'apporte la vie était là dans cet instant de retrouvailles entre un père et son fils. Ces moments de vie qu'il faut saisir ou créer. Ces instants présents à savourer que la vie nous offre par milliers. L'amour filial rayonnait dans cet instant. Moment présent. Instant T. Instant unique, dense, irréaliste. Instant de pur amour. C'était beau. C'était la vie.

Je les ai laissés ensemble. Ils se sont regardés, ils se sont souri. Ils ont échangé le dernier regard d'une vie, un dernier regard pour la route, pour la longue route que Jacques va devoir faire tout seul sans son père. Jacques m'a fait signe de rentrer pour le rejoindre. Il a exprimé notre rassemblement en interpellant son père « Regarde Papa, on est tous les trois ». Jacques s'est mis à pleurer, Édouard aussi.

Ce moment de grâce a été interrompu par l'entrée d'une personne dans la chambre. Elle n'avait certainement pas réalisé ce qui était en train de se dire, de se passer, de se jouer dans cet instant d'adieu. Le bon sens aurait dû nous permettre de prolonger ce moment à trois aussi longtemps que nous en avions besoin, aussi longtemps que nous aurions pu l'endurer.

Précipités par cette interruption non désirée, Jacques et moi sommes sortis de la chambre. Jacques ne comprenait pas. Son père était bien vivant, il souriait, pleurait, le regardait. Rien à voir avec l'état de coma profond dans lequel il l'avait vu, six semaines plus tôt.

Le médecin de service est passé dans le couloir et m'a demandé si ça allait. Je lui ai fait signe que non. Il fallait qu'il explique à Jacques pourquoi on allait mettre fin à la vie de son père. Moi, je n'avais pas le mot juste et surtout, j'étais

anéantie par cette situation extrême.

Jacques était bien au courant de cette décision, il l'avait intégrée et validée. Mais il n'avait pas vu son père. Là, il venait de le voir souriant et pleurant. Il ne s'attendait pas à le voir aussi vivant, le corps chaud, la main droite capable de tenir sa main. « Je ne comprends pas » m'a-t-il dit.

Le médecin, plein d'humanité, nous a emmenés dans cette salle des familles, où nous avons eu plusieurs réunions avec l'équipe médicale. Il a expliqué à Jacques que son père était bien en vie, mais qu'une vie tétraplégique, sans capacité de raisonner, n'était pas une vie, en tout cas pas celle souhaitée par son père.

Trop de cellules de son cerveau avaient été atrophiées par l'hématome et la compression. Son cerveau n'était plus capable de garder Édouard dans un état de conscience, cette disposition à réfléchir à soi-même et au sens que l'on souhaite donner à sa vie. Nous allions respecter les souhaits exprimés par Édouard, de ne pas s'acharner à essayer de le maintenir dans une vie où il aurait si peu de moyens.

Jacques a compris, il a acquiescé. Je ne me souviens plus dans quel état nous sommes ressortis. J'ai dû remercier le médecin pour ses explications. J'étais dans un état second, je flottais au-dessus du sol. J'ai dû raccompagner Jacques dans la salle d'attente où il a été pris en charge par notre ami Guy et mon frère Serge.

Ils l'ont raccompagné à la maison.

J'ai rejoint Édouard dans sa chambre. Plus question de le quitter. J'allais rester avec lui jusqu'à son dernier souffle. Un temps indéterminé de surréalisme s'ouvrait devant moi. Édouard, sportif, svelte, sans aucun autre problème de santé que son hyper-tension, avait un cœur et des poumons en très grande forme. Il courait plusieurs fois par semaine, ce qui lui permettait de réguler sa tension. Les médecins avaient annoncé entre deux et quatre jours. Deux ou quatre jours pour que son corps s'arrête de vivre, c'était impensable, inhumain, et pourtant, c'est ce qui venait d'être mis en place par la médecine occidentale et ce que j'allais vivre à ses côtés.

Mathilde, Lorraine, Marie et Paul, les quatre enfants aînés d'Édouard, sont restés avec moi quelques heures. L'infirmière a commencé à injecter de la morphine, Édouard a fermé les yeux, je n'ai pas réalisé que c'était pour toujours. Il était paisible, il respirait tout seul, il avait trouvé un rythme régulier de respiration. Les quatre aînés sont partis rejoindre leurs conjoints respectifs et leurs enfants.

J'étais seule avec Édouard, j'étais seule avec mon mari, c'était un doux moment.

J'appréciais l'instant. La vie est un cumul d'instants.

J'étais dans notre intimité de couple, il devait être vingt heures. C'était le soir.

Presque un soir comme les autres. J'étais avec lui, il dormait, il respirait doucement.

J'allais me coucher à ses côtés. Cela faisait sept semaines que je n'avais pas dormi avec lui. Pouvoir revivre ce moment d'intimité était d'une intensité exceptionnelle, un cadeau de la vie, un cadeau de l'hôpital de Montélimar aussi.

Un grand merci à cette équipe du service réanimation, qui a su être à l'écoute de notre famille, à l'écoute de mes envies.

Deux jours, auparavant, j'avais discuté avec le médecin de service. Un échange plein d'humanité, d'éthique, d'écoute, de mise au point, de respect des volontés d'une femme, pour que ce moment de fin de vie soit supportable pour celle qui reste. On parle beaucoup des volontés du patient. « Quelles étaient les volontés du patient ? ». Je pense que l'on m'a posé la question cinquante fois en sept semaines. Le jour de l'exécution des volontés d'Édouard approchant, j'ai eu envie et besoin d'exprimer mes propres volontés, qui étaient aussi les valeurs d'Édouard et de notre couple.

Il y a une question de fond qui est de choisir de mettre fin à sa vie si les séquelles liées à un accident ou une maladie sont trop lourdes. Il y a une question de forme, qui est rarement évoquée. On ne se projette pas dans un tel moment parce que l'on se confie à la médecine occidentale qui a ses techniques pour mettre fin à la vie sans souffrance.

J'ai eu la chance au centre hospitalier de Montélimar d'être écoutée, entendue.

J'ai raconté à cette femme médecin combien Édouard était connecté à la nature, comment il s'intéressait à la médecine par les plantes. Il voyait un médecin indien ayurvédique, Édouard n'aimait pas les médicaments, et son corps ne méritait pas trop de chimie. Plus cela pouvait être doux et naturel, plus cela lui correspondait. Édouard était un homme d'une douceur féminine, c'était un homme fait de tendresse qu'il déployait au quotidien.

Édouard méritait aussi de partir accompagné de tendresse. C'était la dernière volonté d'une femme amoureuse pour accompagner son mari. J'ai pu le dire à cette femme médecin. Elle a écouté mes sentiments, elle m'a entendue. Elle avait sûrement bien plus urgent à faire dans un service réanimation. Ce jour-là, elle a pris le temps, elle a mis de l'humanité dans son travail.

Elle a certainement été touchée par la femme amoureuse qui cherchait encore à protéger son mari pourtant condamné. Et je l'en remercie.

C'est dans ce contexte, que je me retrouve, le jeudi 19 septembre 2019, à passer la nuit avec Édouard. Le but est bien de lui offrir de la tendresse pour son départ et d'être présente à ses côtés. Il aurait été unimaginable pour moi de dormir ailleurs. La vie et ce service de l'hôpital m'ont donné cette possibilité. Un moment de vie extrême à saisir et à vivre.

Le service réanimation est calme.

Les infirmières du service, bien au courant, que je vais passer la nuit dans la chambre de mon mari, m'installent un oreiller et une couverture à côté de lui. Il est 20 h 30, je suis fatiguée. J'ai sélectionné des bruits de la mer pour bercer le départ d'Édouard. Je pense qu'il entend encore. Je ne sais pas.

Des mouettes, des vagues arrivant sur la plage, le flux et le reflux de la mer pour nous rappeler nos deux années merveilleuses passées sur notre bateau. Édouard adorait la mer, adorait la mer déchaînée, adorait le bruit des vagues. Il était happé par le spectacle de la mer qui vient s'écraser sur les rochers.

S'il entend, il ne peut qu'être dans son élément, être bien, être ailleurs, être dans un rêve, être sur l'eau, être sur son bateau, être là où il aime.

Je m'allonge à ses côtés. La magie opère instantanément. Je retrouve mon homme. Son corps chaud, sa peau, le contact de sa peau contre la mienne. Je

retrouve son épaule, celle sur laquelle je pose ma tête depuis vingt ans pour m'endormir. Notre vie reprend, nous nous sommes retrouvés, et pourtant, c'est peut-être sa dernière nuit. Je n'y pense pas un instant. Je vis l'instant présent dans son intensité. J'ai retrouvé mon homme. Cela fait sept semaines que j'ai arrêté de dormir à ses côtés. Une éternité. Je suis heureuse. Je suis bien. L'instant est magique et éternel. Je peux le caresser. J'en profite, toucher son torse chaud et musclé. Il est là, il est vivant.

Il est calme, sa respiration est lente. Il a trouvé un rythme comme le sportif qu'il est. La régularité de sa respiration est rassurante. La mer nous berce. Je suis fatiguée. Je suis bien. Je m'endors.

Dans la nuit, j'ai senti le corps d'Édouard se refroidir. Cela m'a ramenée à la réalité de la situation. Mon mari va mourir, ce n'est plus qu'une question d'heures. Il respire doucement, très doucement. Il est encore là. Je lui caresse le visage pour l'apaiser, s'il sent encore quelque chose. Je ne sais pas. On ne sait pas. Je suis convaincue qu'il sent ma présence, qu'il est soulagé que je sois là, à ses côtés.

Le petit matin se lève dans la chambre. Édouard est encore vivant. J'aimerais que cette nuit dure éternellement, pour garder cette intimité encore et toujours. Je fais durer, je traîne au lit avec lui. Je n'ai pas envie de me lever. Le temps s'est arrêté, les douze heures de nuit à côté de mon homme ont été un cadeau de la vie. Je ne pensais pas repasser une nuit à ses côtés. Merci la vie.

Il est calme, il respire tout doucement et régulièrement. Je suis bien dans ce calme avec lui, dans cette quiétude. J'aime l'entendre respirer. Je sais que cela va bientôt se terminer. En attendant, il est vivant, il respire.

Peut-être va-t-il mourir dans la journée ?

Pourquoi donc démarrer cette journée ?

Ce matin du 20 septembre, je donne des nouvelles à mon entourage :

« Cette nuit fut pour moi un moment surréaliste, doux, plein d'amour. Nous avons écouté le bruit de la mer et des vagues toute la nuit pour emmener Édouard vers l'autre rive. Mais il semble traverser l'Atlantique et non la Méditerranée. »